

Les Contes d'Allada

Recueillis par HOUNTON Sophia

Archive Hwènuxó

2026

**Textes traduits par
TCHOUBADE Oladikpikpo Afdal**

Table des matières

<u>LES REMERCIEMENTS</u>	<u>3</u>
<u>LES CONTEURS.....</u>	<u>4</u>
<u>TORGBORYÈ ET LE PIGEON.....</u>	<u>5</u>
<u>LE LION ET LES DEUX FEMMES.....</u>	<u>7</u>
<u>L'HOMME ET LES DEUX ÉPOUSES.....</u>	<u>9</u>
<u>LE CHASSEUR ET LES TROIS SERMENTS</u>	<u>11</u>
<u>FOUN ET YOR (L'ŒUF DE LA JALOUSIE).....</u>	<u>13</u>
<u>LE CHASSEUR ET LE ROI</u>	<u>15</u>
<u>LE BALAI DE LA FEMME.....</u>	<u>18</u>
<u>LA FEMME DU CHASSEUR ET HÈDAGORLI</u>	<u>19</u>
<u>L'ORPHELIN ET LA SOURCE D'AZIZIBO</u>	<u>21</u>

LES REMERCIEMENTS

Dr. Romain HOUNZANDJI, professeur et partenariat, Université d'Abomey-Calavi

Jerry ADJAH, EV Exchange and Alumni Coordinator, Ambassade des États-Unis, Cotonou

Afdal Oladikpikpo TCHOUBADE, fongbe à français traducteur écrit

Mathieu HOUNKANDJI, médiateur culturel au musée d'Abomey et guide de région d'Abomey

Hounon Alexandre ADOHOUNKLA, médiateur culturel au musée historique d'Abomey et traducteur à Abomey

Lorentus HOUEDOTE, guide et expert de région d'Allada

Françoise HOUNTON, guide et expert de région de Dédomè

LES CONTEURS

AVIKOU Delphine
HADJIHOUNDE Akwavi Micheline
HOUNDONUGBO Célestine
AKODJENOU Kasmir
POSSET Adéline
QUENUM Clarisse

AHOLOU Noel
HOUNYE Colette
NOUDOHOUENOU Hinnoutondji
SESSIHO Alihonou
SESSIHO Joel
Nan Tèdo Davié

Torgboryè et le pigeon

Mon conte roule, roule, puis s'arrête chez Torgboryè et son pigeon.

Torgboryè était un grand paresseux. Il ne travaillait presque jamais et vivait surtout des efforts des autres. Pourtant, il avait pris femme. Le père de celle-ci, son beau-père, venait de mourir.

Selon la tradition, lors des funérailles, chaque gendre devait se manifester et montrer sa contribution. Trois beaux-fils étaient donc attendus pour participer aux cérémonies d'inhumation. Mais, à la différence des deux autres gendres, hommes aisés et prospères, Torgboryè ne possédait rien. Pas la moindre richesse pour honorer la mémoire de son beau-père. Un moment particulier des obsèques, appelé *Zankonyi*, exigeait que les gendres manifestent publiquement leur générosité, leur puissance et l'amour qu'ils portaient au défunt. C'était une occasion où chacun devait montrer ce dont il était capable.

Inquiet et démuné, Torgboryè se rendit alors chez le Bokonon¹, le prêtre du Fa², afin de solliciter la sagesse de l'oracle.

Après l'avoir écouté, le Bokonon lui demanda d'apporter un pigeon vivant pour un rituel qui lui permettrait de triompher aux côtés des autres gendres. Torgboryè trouva le pigeon, et le prêtre accomplit les rites nécessaires.

La nuit venue, la cérémonie de *Zankonyi* commença. Dans la cour de la famille endeuillée, les deux autres beaux-fils étaient entourés de leurs proches. On chantait, on dansait, on festoyait. Les tambours résonnaient, et l'on dépensait sans compter pour honorer le défunt.

C'est alors que Torgboryè fit son entrée, un sac à la main. Dans ce sac se trouvait le pigeon vivant. Il s'assit et se mit à pleurer bruyamment. Une vieille femme, qui se trouvait non loin de là, lui dit de ne pas se lamenter ainsi parce qu'il n'avait rien à offrir. Sa femme, elle aussi, tentait de le consoler.

Soudain, Torgboryè entonna une chanson :

— *Kú é hú lanmilolo é...*

Et, du fond du sac, le pigeon lui répondit :

— *Kéwún, gbagbagoudouloukou, kéwún !*

¹ Prêtre du Vodun et intermédiaire du Fa. Il interprète les signes et les messages reçus du Fa au cours des cérémonies et les transmet à la personne venue consulter.

² Système divinatoire et moyen de communication avec le monde spirituel au Nigeria, au Bénin, au Togo et au Ghana. Oracle qui apporte des conseils et prescrit souvent des rituels et des sacrifices. Également appelé *Ifa*.

Torgboryè reprit le chant.

— *Kú é hú lanmilolo é...*

Et le pigeon répondit encore :

— *Kéwún, gbagbagoudouloukou, kéwún !*

Le rythme s'installa. L'homme chantait, l'oiseau répondait. La scène attira bientôt une foule autour de Torgboryè. Les curieux abandonnèrent peu à peu l'espace où festoyaient les deux autres gendres pour venir voir ce mystère. Torgboryè se mit à danser. La foule l'encouragea. On lui apporta à manger et à boire. Torgboryè était très gourmand. Il mangeait tout ce qu'on lui offrait, buvait sans retenue... mais oublia complètement le pigeon enfermé dans son sac, celui-là même qui faisait pourtant son succès. Le sac formait comme un chœur mystérieux avec lui, et personne ne comprenait ce qui s'y passait. Toute la nuit, Torgboryè chanta, dansa et divertit la foule grâce au pigeon.

À l'aube, repu et épuisé, il finit par s'endormir après avoir mangé tout ce que les gens lui avaient apporté.

Le lendemain, la famille voulut encore assister à son spectacle. On l'appela pour qu'il fasse danser l'assemblée une nouvelle fois. Torgboryè se leva donc et entonna sa chanson :

— *Kú é hú lanmilolo é...*

Mais cette fois, le pigeon ne répondit pas. Il reprit :

— *Kú é hú lanmilolo é...*

Toujours aucun son. Il répéta une fois, deux fois, trois fois... mais l'oiseau resta silencieux. Alors, devant la foule étonnée, Torgboryè prétexta qu'il était fatigué par l'animation de la veille. Il trouva un moyen de se retirer discrètement.

Une fois seul, il ouvrit le sac. Le pigeon était mort. Toute la nuit, pendant qu'il mangeait avec avidité, il n'avait jamais pensé à nourrir celui qui l'avait aidé.

Depuis ce jour, les anciens racontent l'histoire de Torgboryè et du pigeon pour instruire les cœurs distraits. Et les sages disent : quand tu manges, pense toujours à l'autre, surtout à celui qui t'a fait du bien. Quand la nourriture est abondante dans ta bouche, souviens-toi de celui qui t'a aidé à la trouver. Quand la joie remplit ta calebasse, n'oublie pas la main qui l'a remplie. Partage toujours ce que tu reçois, honore toujours celui qui t'a soutenu, car la gratitude est la nourriture du cœur. Et celui qui oublie le bienfait d'autrui voit un jour le silence remplacer les chants de sa fortune.

Le lion et les deux femmes

Mon conte roule, roule encore, et s'arrête chez le lion et les deux femmes.

En ces temps anciens, l'eau était une richesse rare. Pour en trouver, il fallait se lever avant l'aube et marcher longtemps jusqu'à la source.

À cette époque-là, les animaux vivaient presque côte à côte avec les hommes. Ils n'étaient pas si éloignés les uns des autres, et il arrivait même qu'ils comprennent la langue des humains et prêtent l'oreille à leurs paroles.

Un jour, les femmes d'un village s'étaient donné rendez-vous pour partir très tôt le lendemain matin afin d'aller puiser de l'eau à la source. La nouvelle circula de bouche à oreille dans les cases du village.

Mais ce que les femmes ignoraient, c'est que le lion avait entendu leur conversation. Tapie dans l'ombre, la grande bête se mit à réfléchir.

Elle se dit que le chemin de la source serait une occasion parfaite pour trouver un bon repas. Elle décida donc de tendre un piège aux femmes. Avant même que le coq ne chante, le lion s'approcha du village. Prenant une voix douce et humaine, il se mit à appeler les femmes pour les réveiller, comme si l'une d'entre elles passait dans les ruelles pour rappeler le rendez-vous.

Par un étrange pouvoir de métamorphose, le lion avait pris l'apparence d'un être humain. Trompées par cette voix familière, les femmes se levèrent. Elles prirent leurs jarres et se mirent en route vers la source, bavardant entre elles dans la fraîcheur du matin. Parmi elles marchait aussi le lion, dissimulé sous les traits d'une femme. Le groupe avançait tranquillement lorsque, soudain, le lion, malgré sa forme humaine, laissa échapper un rugissement sourd.

Les femmes s'arrêtèrent. Elles se regardèrent longuement. Quelque chose n'allait pas. Sans rien dire, elles déposèrent leurs jarres vides au sol. Puis elles s'adressèrent à la femme inconnue qui marchait avec elles — sans savoir que c'était le lion.

— Surveille nos jarres un instant, dirent-elles. Nous allons dans la brousse toute proche pour satisfaire un besoin.

Les femmes étaient vêtues de pagnes blancs. Une fois à l'abri des regards, elles retirèrent leurs pagnes et les nouèrent autour d'un tronc d'arbre très pointu, de manière à lui donner l'apparence de deux silhouettes accroupies. Puis elles allèrent se cacher un peu plus loin, retenant leur souffle.

Pendant ce temps, le lion attendait. Mais les femmes tardaient à revenir. Impatient, il abandonna son déguisement et reprit sa véritable forme. Puis il suivit leurs traces pour les retrouver. Au loin, il aperçut les pagnes blancs qui enveloppaient le tronc d'arbre. Dans la pénombre de l'aube, il crut voir les deux femmes accroupies. Son sang de chasseur se réveilla. Sans hésiter, le lion bondit de toutes ses forces pour saisir sa proie. Mais ce n'était pas des femmes qui l'attendaient. Le tronc d'arbre, dur et pointu, lui transperça le ventre dans sa chute. La blessure fut mortelle, et le lion rendit son dernier souffle au pied de l'arbre. Ainsi pérît le redoutable chasseur.

Les deux femmes, cachées dans la brousse, avaient tout vu. Grâce à leur sang-froid, leur intelligence et leur ruse, elles avaient sauvé leur vie.

Depuis ce jour, les anciens enseignent aux plus jeunes : Il ne faut jamais annoncer trop tôt ce que l'on compte faire le lendemain. Car dans le monde, certaines oreilles écoutent en silence, et certains dangers naissent des paroles imprudentes.

L'homme et les deux épouses

Mon conte roule, roule, et s'arrête dans la cour d'un foyer où vivaient un homme et son épouse.

En ce temps-là, l'homme n'avait qu'une seule femme. Tous deux vivaient ensemble dans une entente paisible. Ils partageaient le même toit, les mêmes repas et les mêmes espoirs. Les jours s'écoulaient dans la tranquillité. Mais le cœur de l'homme est parfois semblable à un oiseau inquiet : il s'égare facilement.

Au fil du temps, l'homme posa les yeux sur une autre femme. Peu à peu, il se laissa séduire par sa beauté et par son charme. Ce qui n'était d'abord qu'un regard devint un désir, puis une décision : il prit cette femme pour seconde épouse.

Dès lors, l'équilibre du foyer se brisa. L'homme, emporté par sa passion nouvelle, commença à négliger sa première épouse. Il passait davantage de temps auprès de la nouvelle venue, lui témoignait plus d'attention et d'affection. La première épouse en fut profondément blessée. La jalousie s'installa dans son cœur comme une braise mal éteinte. Les disputes devinrent fréquentes, et la paix qu'avait connue la maison s'évanouit peu à peu.

Un jour, la tension devint telle que le mari et sa première épouse se rendirent chez la mère de l'homme pour lui demander conseil. La vieille femme les écouta longuement, puis déclara d'une voix ferme :

— Mon fils a le droit, selon la coutume, d'avoir plusieurs épouses. Ne t'attends pas à être la seule sous son toit. Si tu veux vivre dans ce foyer, tu devras apprendre la patience et la tolérance.

Mais ces paroles, loin d'apaiser la première épouse, attisèrent davantage sa colère. Blessée dans son orgueil, elle se mit à chercher conseil auprès d'autres femmes. Malheureusement, celles-ci ne lui inspirèrent que de mauvaises idées. Poussée par la jalousie, elle se rendit finalement chez un Bokonon, un prêtre du Fa. Elle voulait à tout prix se débarrasser de sa coépouse afin de garder son mari pour elle seule.

Le Bokonon lui remit alors une poudre empoisonnée. La femme rentra chez elle et versa le poison dans la nourriture destinée à sa rivale. Mais, par un hasard du destin, la seconde épouse ne mangea pas ce repas.

Ce jour-là, le fils aîné de la première épouse revint de l'école. Ne se doutant de rien, il prit la nourriture et la mangea. Le poison fit rapidement son œuvre. Malgré

les soins prodigués à l'hôpital, l'enfant mourut. La maison fut plongée dans la douleur et la consternation.

Devant cette tragédie, les anciens convoquèrent les deux épouses pour connaître la vérité. La seconde femme se révéla innocente. La première épouse, accablée par le poids de son acte, finit par avouer.

— C'est moi qui ai empoisonné la nourriture, dit-elle en pleurant. Je voulais tuer ma coépouse... mais le mal s'est retourné contre moi, et j'ai perdu mon propre fils.

Devant la cour des sages, la mère du mari prit alors une décision sévère. Elle déclara que cette femme devait quitter la maison et retourner dans sa famille. La seconde épouse, innocente, demeurerait au foyer. Ainsi la première femme fut renvoyée, laissant la place à sa rivale.

Les mois passèrent. Un jour, le mari se rendit chez sa mère. Le cœur rempli de nostalgie, il la supplia de lui permettre de faire revenir sa première épouse. La vieille femme secoua la tête.

— Je ne veux plus que cette femme au cœur amer revienne dans ton foyer, dit-elle. Son retour pourrait encore apporter le malheur. Elle pourrait même chercher à te faire du mal, comme elle l'a fait sans le vouloir à son propre enfant.

Mais le fils insista. Il s'agenouilla devant sa mère, la suppliant de lui pardonner l'erreur de son épouse et de lui accorder une seconde chance. Finalement, la mère céda.

La première épouse revint donc vivre dans la maison. Mais le temps n'avait pas changé son cœur. La jalousie brûlait toujours en elle. Une nuit profonde, alors que le mari dormait paisiblement à ses côtés, elle se saisit d'un couteau. Dans un geste de haine terrible, elle mutila son mari. L'homme succomba à ses blessures. Ainsi mourut-il. Car la première épouse avait préféré que personne ne possède cet homme plutôt que de le partager. Lorsque la nouvelle parvint à la mère du défunt, elle soupira longuement et déclara :

— Mon fils s'est lui-même donné la mort, car il n'a pas su écouter les conseils qu'on lui avait donnés.

Et depuis ce jour, les sages enseignent ceci : Celui qui refuse d'écouter les conseils des anciens ouvre lui-même la porte au malheur. Car la sagesse ne sauve que ceux qui acceptent de l'entendre. Et ils ajoutent : Qui se détourne des conseils avisés creuse de ses propres mains le fossé où il tombera. Car la sagesse, offerte comme une lumière, n'éclaire que ceux qui consentent à ouvrir les yeux.

Le chasseur et les trois serments

Il y a longtemps, dans les profondeurs d'une forêt que nul ne traversait sans crainte, vivait un chasseur dont l'adresse et l'endurance étaient connues de tous. Habitué aux sentiers obscurs et aux longues traques silencieuses, il parcourait chaque jour les bois épais, son arc à la main, rapportant dans sa gibecière le fruit de ses prises.

Il advint qu'un jour, s'étant aventuré plus loin que de coutume, il découvrit une fosse dissimulée sous un amas de feuillages. S'approchant avec prudence, il aperçut, au fond de cette cavité, trois êtres prisonniers d'un même destin : un homme, un rat palmiste et un cobra.

L'homme, levant vers lui un regard implorant, s'écria :

— De grâce, tire-moi de ce gouffre, et je saurai me montrer digne de ton secours.

Le rat palmiste, à son tour, prit la parole :

— Sauve-moi, et je t'en fais le serment, je te comblerai de richesses.

Le chasseur, surpris, laissa son esprit s'attarder sur cette promesse singulière : comment une si frêle créature pourrait-elle lui offrir la prospérité ?

Enfin, le cobra, d'une voix calme et mesurée, déclara :

— Si tu m'accordes la vie, je te préserverai un jour de la mort.

Après avoir écouté chacun d'eux, le chasseur, guidé par une équité naturelle, ne fit point de distinction. Il les tira successivement de la fosse et leur rendit la liberté.

En signe de reconnaissance, le rat palmiste invita le chasseur à venir un jour jusqu'à son terrier afin de recevoir la récompense promise. Quant au chasseur, il conduisit ses trois hôtes jusqu'à sa demeure, leur offrit l'hospitalité, puis les laissa repartir chacun vers son univers.

Sept jours s'écoulèrent. Fidèle à sa parole, le rat palmiste entreprit d'honorer sa dette. Avec une adresse remarquable, il creusa un passage secret reliant la chambre du chasseur aux murs mêmes du palais royal. Par ce conduit invisible, il transporta, nuit après nuit, l'or et l'argent du trésor, les déposant avec discrétion dans la demeure de son bienfaiteur. Lorsque son œuvre fut achevée, il effaça toute trace de son passage, refermant les issues avec une minutie parfaite.

Ainsi, dans le silence et sans éveiller le moindre soupçon, le chasseur accéda à une richesse inespérée.

Cependant, quelques jours plus tard, la disparition des trésors royaux fut découverte. Le roi, saisi de colère, proclama qu'une récompense serait accordée à quiconque démasquerait le coupable.

C'est alors que l'homme autrefois sauvé de la fosse, témoin de l'enrichissement soudain du chasseur, laissa la jalousie corrompre son cœur. Il se présenta au palais et déclara :

— Majesté, celui que vous recherchez ne peut être que ce chasseur, jadis misérable et aujourd'hui comblé.

Sans tarder, le roi fit arrêter le chasseur. On le ligota, on le jeta en prison, et l'on fixa le jour de son supplice. Le cobra, informé du sort réservé à son bienfaiteur, résolut de tenir son engagement. Il se glissa dans la geôle du chasseur et déposa entre ses mains une feuille.

— Conserve-la précieusement, murmura-t-il. Elle te permettra d'accomplir l'impossible.

Puis il se rendit au palais et mordit la fille unique du roi, y déposant son venin. La jeune princesse poussa un cri avant de s'effondrer, laissant le palais plongé dans la consternation. Le roi, accablé de douleur, ordonna que l'on amène le chasseur.

— Si tu parviens à sauver ma fille, lui dit-il d'une voix brisée, ta vie te sera rendue.

Se souvenant des paroles du cobra, le chasseur prit la feuille, la frotta entre ses paumes, en exprima la sève et l'appliqua sur la morsure. Le temps sembla suspendre son cours. Puis, contre toute attente, la princesse rouvrit les yeux : la vie venait de lui être rendue.

Transporté de joie, le roi fit aussitôt libérer le chasseur, lui accorda sa grâce et le combla de richesses.

Ainsi s'achève ce récit ancien, qui rappelle aux hommes une vérité immuable : il est parfois plus sûr d'accorder ses bienfaits aux êtres réputés sauvages qu'à ses semblables, car celui que l'on sauve peut trahir, tandis que la bête, elle, n'oublie jamais la dette de son cœur.

Les anciens disent : le bien que tu fais à un cœur ingrat se change en piège, mais celui que tu offres à un être reconnaissant devient une protection pour ta vie.

Foun et Yor (l'œuf de la jalousie)

Jadis, Foun et Yor étaient unis par une amitié d'une rare intensité. Leur complicité était telle que nul ne les voyait jamais séparés ; ils semblaient avancer dans l'existence comme deux âmes liées par un même souffle.

Mais un jour, on leur fit don, à chacun, d'un œuf.

Yor, emporté par une hâte irréfléchie, brisa le sien sans délai, le prépara aussitôt et le consumma d'un seul trait, sans songer au lendemain.

Foun, en revanche, fit preuve de retenue. Il conserva son œuf avec patience, le gardant précieusement jusqu'au jour où celui-ci se fendit de lui-même. Alors, à son grand émerveillement, il en jaillit une profusion de richesses : des fruits en abondance, des mets exquis et mille autres délices. Dès lors, la condition de Foun se transforma, et la prospérité s'installa dans son foyer.

Mais Yor, témoin de cette fortune soudaine, sentit naître en lui un trouble obscur : une jalousie sourde, insidieuse, qui, peu à peu, altéra la pureté de leur amitié. Incapable de dominer ce sentiment, il se mit à visiter Foun en son absence, s'emparant furtivement de ses vivres et se nourrissant de ce qui ne lui appartenait pas.

Contre toute attente, Foun le surprit en plein forfait. Indigné par cette trahison, il le châtia avec sévérité, le frappant jusqu'à ce que Yor, accablé et en larmes, prît la fuite. Errant sur les chemins, Yor croisa un lapin. Celui-ci, touché par son état, l'interrogea :

— Quel malheur t'a donc frappé pour te réduire à de telles lamentations ?

Yor répondit, cachant sa faute :

— C'est Foun qui m'a battu, bien que je ne lui aie causé aucun tort.

Le lapin, abusé par ce récit, déclara avec assurance :

— Conduis-moi auprès de lui ; je saurai te rendre justice.

Ils se présentèrent donc devant la demeure de Foun. Là, Yor entonna un chant :

*O fun é, wa,
Alile kaka mi nã xó,
Hún mən nən cikɔ nú yɔgbɔ.*

De l'intérieur, Foun répondit d'une voix grave :

Klinlin vounvoun, klinlin voungba.

À ces mots, le courage du lapin s'évanouit ; saisi d'effroi, il prit la fuite, abandonnant Yor à son sort. Et Foun, sans hésiter, le corrigea une fois encore.

Yor, meurtri et humilié, s'enfuit de nouveau. Sur sa route, il rencontra une perdrix qui, à l'instar du lapin, s'enquit de la cause de ses pleurs. Yor lui servit le même récit mensonger. La perdrix, feignant la bravoure, lui dit :

— Guide-moi jusqu'à lui ; je serai ton recours.

Mais à peine arrivée devant Foun qu'elle perdit toute contenance et s'envola précipitamment, laissant Yor seul, livré une fois de plus à la colère de son ami. Et, une fois encore, Foun le châtia.

Ainsi Yor apprit-il, au prix de sa douleur, une vérité que les sages transmettent de génération en génération : il ne sert à rien d'envier la fortune d'autrui. La convoitise avilit celui qui s'y abandonne, tandis que la patience et la mesure élèvent celui qui sait attendre.

Le chasseur et le roi

Il était une fois, dans un village lointain, un roi et un chasseur que tout opposait.

Le roi, comblé de tous les biens de ce monde, ne manquait de rien : il possédait femmes, enfants, or et richesses en abondance. Sa vie s'écoulait dans l'opulence et la sérénité.

Le chasseur, quant à lui, vivait dans une misère profonde. Solitaire et démuné, il se lamentait souvent sur son sort, s'interrogeant avec amertume : quand connaîtrait-il, lui aussi, le bonheur d'épouser une femme, d'avoir des enfants et de posséder quelques richesses ?

Un jour, comme à l'accoutumée, il s'en alla chasser dans la forêt. Pendant qu'il arpentait les sous-bois, son regard se posa sur un rônier majestueux. Saisi d'un élan de désir mêlé de désespoir, il murmura : « Et si cet arbre devenait une femme que je pourrais épouser ? »

À peine eut-il formulé ce vœu que le rônier frémit, puis se métamorphosa en une femme d'une beauté saisissante. Toutefois, avant de se livrer à lui, elle posa des conditions strictes : jamais il ne devrait l'appeler par son véritable nom — « rônier » — ni révéler à quiconque sa nature. D'autres interdits, tout aussi essentiels, accompagnaient cette promesse, et le chasseur devait les respecter scrupuleusement.

Émerveillé, le chasseur accepta sans réserve. Il conduisit la jeune femme chez lui, et, pour la première fois de sa vie, connut la douceur d'un foyer partagé.

Les jours s'écoulèrent paisiblement, jusqu'à ce que la beauté exceptionnelle de la femme parvienne aux oreilles des sujets du roi. Fascinés, ceux-ci allèrent trouver leur souverain et lui dirent :

« Majesté, un simple chasseur a épousé une femme d'une beauté incomparable. Une telle merveille ne saurait vivre dans une humble demeure ; elle est digne du palais. »

Le roi, piqué de curiosité et de désir, fit aussitôt appeler le chasseur. Celui-ci se rendit au palais, le cœur serré.

— Chasseur, dit le roi, j'ai appris que tu possèdes désormais une femme d'une grande beauté.

— C'est vrai, Majesté, répondit-il humblement.

— Tu resteras ici. Mes hommes iront la chercher et l'amèneront au palais.

— Mais, Majesté... qu'a-t-elle fait ?

— Tu n’as pas à poser de questions.

Les sujets du roi partirent aussitôt et ramenèrent la femme au palais. Le chasseur fut renvoyé chez lui, seul, avec la promesse qu’on le rappellerait. Mais jamais on ne le rappela. La femme devint l’une des épouses du roi, une reine parmi tant d’autres.

Le temps passa. Privé de celle qu’il aimait, le chasseur sombra dans une profonde tristesse. Sa solitude devint plus lourde encore qu’auparavant. Peu à peu, les paroles de sa femme lui revinrent en mémoire, ainsi que les interdits qu’elle lui avait imposés — surtout celui de ne jamais prononcer son nom véritable.

Alors, une pensée sombre germa en lui : puisqu’il avait tout perdu, il ferait en sorte qu’elle perde tout également.

Un matin, mû par la colère, il se rendit près du palais et grimpa au sommet d’un arbre, concentré dans le feuillage. De là, il observait les allées et venues, jusqu’à remarquer que les femmes du roi se rendaient tour à tour à leur bain. Il attendit patiemment. Lorsque vint le tour de celle qu’il reconnaissait entre mille, il éleva la voix et entonna un chant, dans lequel il prononça clairement le nom interdit :

*Acadé, oun do tomen fi é lin,
Anangonou, acadé,
Oun do tomen fi é lin,
Oun da gbadé yi ya tɔ hă,
Oun do finyin kounkoun tɔ hă,
Oun do weli kounkoun tɔ hă,
Oun wa sɔ nú bo yi da si do xɛ kă men,
Xɛ ɔ wa nyɔn dada sɛgbo tɔn,
Dadasɛgbo nă gbɔ có nyindesú nă gbɔ...*

À cet instant, l’interdit fut brisé. La femme, entendant son nom ainsi dévoilé, comprit immédiatement. Sans prendre le temps de se vêtir, elle sortit précipitamment de sa douche, traversa le palais sous les cris et la stupeur, échappa aux gardes lancés à sa poursuite, et courut jusqu’à l’ancienne demeure du chasseur, où elle récupéra ses effets. Puis, sans se retourner, elle s’enfonça dans la forêt. Là, à l’abri des regards, elle abandonna sa forme humaine et reprit sa nature première : celle d’un rônier, immobile et silencieux, à jamais séparé des hommes.

C’est depuis ce jour que les anciens disent : Le bonheur obtenu sans sagesse ne dure jamais. Celui qui ne respecte pas la parole donnée finit par perdre ce qu’il

avait de plus précieux. La convoitise du puissant engendre l'injustice, mais la colère du faible, lorsqu'elle transgresse les interdits, conduit aussi à la ruine.

Le balai de la femme

Mon conte roule, roule... et s'arrête sur une femme.

Elle vivait dans une humble demeure, au cœur d'un village paisible. Chaque aube la voyait se lever avec la même détermination : elle prenait son balai et, inlassablement, nettoyait son environnement. Jour après jour, elle assainissait son cadre de vie, comme si sa mission sur terre se résumait à cet acte simple et essentiel.

Un jour, un passant s'arrêta devant elle et lui demanda :

— Femme, pourquoi balaies-tu tant ?

Elle leva doucement la tête et répondit avec sérénité :

— Lorsque notre cadre de vie est souillé, que devons-nous faire, sinon le purifier ?

L'homme, pensif, poursuivit sa route. Peu de temps après, un autre homme vint à sa rencontre. Il observa longuement ses gestes, puis déclara :

— J'admire ton sens de la propreté. Ce que tu fais, jour après jour, est remarquable. J'aimerais t'emmener ailleurs, afin que tu acquières une sagesse plus grande encore.

Mais la femme, sans détour, répondit :

— La sagesse que je cherche se trouve ici. Je préfère demeurer dans ce milieu qui est le mien.

Les jours passèrent, semblables les uns aux autres, rythmés par le bruit du balai sur la terre.

Un troisième homme se présenta à elle. Il était jumeau et lui dit :

— J'attendrai l'arrivée de mon frère pour te parler, car nous ne nous séparons jamais. Mais le second jumeau ne vint point.

Le temps fit son œuvre. L'homme resta auprès de la femme, partagea sa vie, et de leur union naquirent des enfants. À la mort de la femme, ces derniers perpétuèrent son héritage : ils continuèrent de balayer, de nettoyer, de préserver la pureté de leur environnement, comme elle le leur avait enseigné, non par des paroles, mais par l'exemple.

Et depuis lors, les anciens disent : les aînés doivent être des modèles, car c'est dans leurs actes que les générations futures trouvent leur voie.

La femme du chasseur et Hèdagorli

Jadis, dans un village retiré, un chasseur et son épouse vivaient en bonne harmonie.

L'homme, vaillant et rompu aux exigences de la brousse, s'enfonçait chaque jour dans les profondeurs sylvestres et en revenait, invariablement, la gibecière bien garnie.

Un jour, il rapporta une proie singulière : un oiseau vivant qu'il avait capturé. Surprise, son épouse s'enquit de savoir si cet oiseau pouvait être apprêté pour le repas. Mais le chasseur, d'une voix ferme et sans appel, lui enjoignit de n'en rien faire.

— Garde-toi d'y toucher, dit-il. Ne le tue point, ne le consomme point. Maintiens-le en vie.

La femme acquiesça, quoique troublée par cette injonction dont elle ne percevait pas le sens.

Quelques jours plus tard, le chasseur repartit pour une nouvelle partie de chasse. Profitant de son absence, et cédant à une curiosité mêlée de convoitise, la femme se saisit d'un couteau et mit l'oiseau à mort.

À l'instant même où la lame l'atteignit, l'oiseau, dans un ultime souffle, entonna un chant étrange :

*Gorgounoulé, gorgounoulé, tɔkpozin,
Yehwé si tɔba jɛ xa jɛ,
Kɔja lɔlé, kɔja lɔlé,
Tɔkpozin kɔja lɔlé,
Tɔba jɛ xa gbɛ...*

Ébranlée sans pour autant renoncer à son dessein, la femme apprêta la chair de l'animal. Mais, lorsqu'elle en faisait son repas, le chant persistait : il semblait que la voix de l'oiseau eût investi le mets lui-même.

Et lorsqu'elle eut achevé de manger, elle se retira dans sa case pour se reposer. À peine quelques instants s'étaient-ils écoulés que son ventre se mit à enfler démesurément. Il se tendait, s'alourdissait, et la douleur s'y installait avec une violence croissante, semblable à celle d'une gestation contre nature. Bientôt, ses cris attirèrent les habitants, accourus pour lui porter secours.

On tenta d'inciser son ventre à l'aide d'un coupe-coupe, mais la lame demeura sans effet. On essaya ensuite avec une hache ; toutefois, nul coup ne parvint à entamer cette enflure inexplicable.

Sur ces entrefaites, un oiseau, semblable à celui qu'elle avait immolé, vint se poser au faîte de la case.

— Quel mal te ronge ainsi ? demanda-t-il.

Dans un souffle altéré, la femme répondit :

— J'ai consommé un oiseau... et depuis lors, mon ventre n'a cessé de croître.

Accablée de souffrance, elle implora l'oiseau de lui porter secours, promettant, en retour, une juste récompense.

Touché par sa détresse, l'oiseau prit son essor. Il s'éleva à une grande hauteur, puis redescendit avec impétuosité et, de son long bec, frappa le ventre distendu.

Une première fois : nul changement. Une seconde fois : la douleur persistait. À la troisième tentative, ayant pris un élan plus considérable encore, il fondit avec vigueur et porta un coup décisif.

Aussitôt, l'enflure se résorba ; le ventre reprit sa forme originelle, et la femme, délivrée de ses tourments, recouvra toutes ses facultés.

En témoignage de sa reconnaissance, elle combla l'oiseau — nommé Hèdégorli — de présents.

Dès lors, elle comprit cette vérité : tout ce qui existe n'est pas destiné à être consommé, et toute interdiction recèle une sagesse qu'il convient de ne point défier.

L'orphelin et la source d'Azizibo

Il y a fort longtemps, dans une contrée reculée, vivait un jeune garçon, orphelin de mère, sous la garde d'une marâtre d'une cruauté sans bornes.

Cette femme acariâtre le maltraitait sans relâche : elle le ligotait, le battait pour les fautes les plus insignifiantes et le privait parfois de nourriture durant des jours entiers.

Un jour, poussée par une méchanceté sans mesure, elle l'envoya puiser de l'eau à une source redoutée de tous, nommée Azizibo. Nul n'osait s'en approcher, car des bêtes sauvages y rôdaient sans cesse et dévoraient quiconque s'y aventurerait. Tous ceux qui avaient tenté d'y aller n'étaient jamais revenus.

Malgré le danger, le jeune orphelin, courageux et résigné, posa une jarre sur sa tête et se mit en route.

En chemin, il rencontra une panthère. L'animal, d'une voix grave, l'interpella :

— Jeune garçon, où te rends-tu ?

— Je suis orphelin de mère, répondit-il humblement, et ma marâtre m'envoie puiser de l'eau à Azizibo.

La panthère, touchée par son courage, lui enseigna alors une chanson mystérieuse et lui recommanda de la chanter chaque fois qu'il rencontrerait un être sur sa route. Le jeune garçon écouta avec attention, remercia l'animal, puis poursuivit son chemin.

*Azizibo, Azizibo tɔ sú daxó,
Nɔn cé wɛ dɔ nyi da Azizibo,
Nă da setɔ do do dé bɛ gbɛ,
Dɛ cé wɛ dɔ nyi da Azizibo,
Nă da lóɔ do do dé bɛ gbɛ,
Nɔn cé wɛ dɔ nyi da Azizibo,
Azizibo, Azizibo tɔ sú daxó,
Nɔn cé wɛ dɔ nyi da Azizibo.*

Plus loin, il croisa un vieillard nommé Sakpata, dont le nez saignait abondamment. Se souvenant des paroles de la panthère, l'enfant entonna la chanson. Le vieil homme, touché, lui demanda alors de l'aider à arrêter l'hémorragie en lui

léchant le nez et les narines. Sans hésiter, le garçon s'exécuta avec respect. Aussitôt soulagé, Sakpata lui indiqua le chemin et le laissa passer.

Poursuivant sa route, l'enfant découvrit bientôt une case isolée au cœur de la forêt, habitée par une vieille femme. À son approche, il chanta de nouveau. La vieille, attentive, comprit qu'il n'était pas un enfant ordinaire.

Elle lui demanda de poser sa jarre et d'entrer pour préparer de la pâte de mil. Le garçon obéit avec diligence. Une fois la tâche accomplie, elle lui ordonna de se nourrir des résidus du mil tamisé. Il accepta sans protester.

La nuit venue, elle ne lui offrit pas de couche dans la maison, mais l'envoya dormir dans une porcherie voisine. Les porcs, pataugeant dans la boue, salissèrent son corps toute la nuit. Pourtant, au matin, lorsqu'elle lui demanda :

— As-tu bien dormi ?

Il répondit avec un sourire paisible :

— Oui, j'ai passé une excellente nuit.

Sans jamais se plaindre, il supporta ensuite de nombreuses épreuves, tantôt humiliantes, tantôt pénibles. Son humilité et sa patience finirent par toucher le cœur de la vieille femme.

Enfin, elle lui révéla le chemin menant à Azizibo et lui donna ces instructions :

— Lorsque tu atteindras la source, tu verras deux calebassiers. L'un te parlera et te dira : « Cueille-moi », l'autre restera silencieux. Cueille un seul fruit de l'arbre qui parle, et six de l'arbre silencieux. Sur le chemin du retour, brise-les un à un. Quant au dernier, tu le briseras une fois rentré chez toi.

Le garçon la remercia et, après de longues heures de marche, atteignit la source redoutée.

Il suivit scrupuleusement les instructions et cueillit les sept fruits.

Sur le chemin du retour, il brisa le premier fruit — celui de l'arbre qui parlait — et aussitôt, des bêtes sauvages surgirent et se lancèrent à sa poursuite. Pris de peur, il brisa un deuxième fruit : une armée d'hommes et de femmes apparut alors et combattit les bêtes jusqu'à les terrasser.

Rassuré, il continua et brisa un troisième fruit : des richesses inouïes — or, argent, diamants — surgirent autour de lui. Puis, en brisant les suivants, apparurent des serviteurs et des moyens de transport pour porter ces trésors.

Ainsi, entouré d'un cortège chantant ses louanges, il regagna son village. Arrivé devant la maison, il brisa le dernier fruit. Aussitôt, un somptueux palais

s'éleva devant lui. Le jeune orphelin y vécut dès lors dans l'abondance, tel un souverain béni.

À la vue de tant de prospérité, sa marâtre fut dévorée par la jalousie. Elle envoya sa propre fille à Azizibo, espérant qu'elle connaîtrait le même destin.

Mais la jeune fille, arrogante et irrespectueuse, refusa d'écouter les conseils de la panthère, méprisa Sakpata et désobéit à la vieille femme. Son orgueil la perdit : elle ne revint jamais de cette aventure.

La marâtre comprit alors, trop tard, qu'un enfant, fût-il orphelin, mérite autant d'amour et de soin que le sien propre.

C'est depuis ce jour que les sages disent : L'humilité, l'obéissance et la patience ouvrent les portes de la bénédiction, tandis que l'orgueil et le mépris conduisent à la perte.